N° 1069. VENDREDI 23 DÉCEMBRE 1864. 9me année.

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 22 décembre 1864.

BULLETIN.

Deux journaux espagnols, la *Correspondancia* et le *Spiritu publico*, ont annoncé que le gouvernement français avait engagé l'Espagne à évacuer St-Domingue. Une note que publie aujourd'hui la *Correspondance Havas* donne cette assertion comme inexacte, « le gouvernement français » n'ayant pas à apprécier les actes du gou- » vernement espagnol. »

En revanche, on continue d'affirmer, malgré les dénégations qu'y oppose un journal anglais, le *Daily-News*, que le Foreign-office a notifié au cabinet de Madrid son intention de reconnaître comme belligérants, les insurgés dominicains.

La session des Cortès espagnoles a dû s'ouvrir aujourd'hui à Madrid. Une dépêche reçue à Paris, annonçait que le ministère avait soumis à la reine un projet de discours par lequel elle proposait l'abandon de St-Domingue. On met fortement en doute la véracité de cette nouvelle.

L'agitation a recommencé dans le sud de la régence de Tunis. A la date du 16, les Arabes qui s'étaient soumis avaient fait défection et cernaient le camp du général Ruttem. Le prince Ali était parti, le 15, à la tête d'un corps de troupes pour dégager le général Ruttem.

Le Nonce du Pape et M. Drouyn de Lhuys ont eu mardi une entrevue assez longue au ministère des affaires étrangères.

Les résultats de la convention ne paraissent nullement préoccuper le gouvernement pontifical. « Il est de fait, dit une lettre de Rome, que le Saint-Siége ne pense ni à répondre à la note de M. Drouyn de Lhuys, ni à former une armée, ni à entrer en pourparlers pour transmettre au gouvernement italien la dette publique des anciennes provinces de l'Eglise. »

L'Encyclique du Pape a paru. Elle condamne les opinions erronées qui ont été émises concernant l'Eglise. Sa Sainteté, a laissé de côté la politique pour ne s'occuper que des questions de principe.

D'après les dépêches de New-York, 10 décembre, le corps principal de Sherman s'est arrêté plusieurs jours près de Millen pour se procurer des approvisionnements. Les fédéraux s'étaient remis en marche le 2. Ils étaient, le 3, à quelque distance au sud de Millen.

Le bruit court que l'avant-garde de Sherman a eu une escarmouche avec les postes avancés de Savannah.

J. REBOUX.

Le *Moniteur de l'Algérie* publie les nouvelles suivantes qu'on avait reçues du Sud, à la date du 13 décembre :

Le général Deligny descendant l'Oued-Zergoun, s'est porté jusqu'à Tir-el-Habchi, poussant devant lui les populations dont une partie se jetait sur sa gauche et une autre sur sa droite, tandis que des tentes des Ouled-Chaïd, Bou-Aïch et Ouled-Mocktar, du cercle de Boghar, ainsi que des gens des Ouled-Medhij, de Bousaada, essayaient de fuir vers le Sud. Mais désespérant de pouvoir éviter la colonne, ces tentes ont demandé l'aman ; elles sont aujourd'hui en route pour regagner leur pays.

En revenant sur ses pas, le général Deligny reçoit à Mechra-Zebara la soumission des populations qui se trouvaient sur sa droite et sur sa gauche. Elles se composaient de la majeure partie des Harrar, des Ouled-Khellif du cercle de Tiaret et enfin des Hadjelat du Djebel-Amour.

Le général a pris des mesures pour les diriger sur leurs campements habituels. Depuis lors, les gens des Ouled-Yakoub, qui, chassés de l'Oued-Zergoun, auraient pu chercher un refuge dans le bassin de Leua, ont aussi obtenu l'aman.

La rentrée des Hadjelat reconstitue le Djebel-Amour.

Le général Deligny vient de se porter au cœur de ce pays, à Khadra, où le colonel Margueritte lui a amené des vivres de Laghouat ; il va s'occuper sur place de la réorganisation.

Le mouvement dans la vallée de l'Oued-Zergoun a eu pour résultat de forcer à la soumission les derniers dissidents du cercle de Boghar ; les tribus de ce cercle sont donc aujourd'hui entièrement revenues, et le général Yusuf les a réunies à Djelfa et à Aïn-Oussera, où il leur a fait connaître les conditions qu'elles ont à remplir. Les quelques douars des Ouled-Nalys et Larbâa qui avaient cherché un refuge jusque dans le sud-est, ont été rencontrés par des goums des Ouled-Sekri, du cercle de Biskra ; ces goums leur ont enlevé des troupeaux et du butin près de N'goussa et ce coup de main va décider leur retour.

Le colonel Seroka, en arrivant à Dzioua, a reçu un *miad* des Ouled-Aïssa, fraction des Ouled-Nayls. Cette miad a été renvoyée au général commandant la province d'Alger, qui réglera les conditions d'aman.

A la date du 8 décembre, le caïd de Tougourt, venu au camp du colonel Seroka, donnait des nouvelles satisfaisantes de tout son commandement.

On écrit de Londres au *Moniteur* :

Un certain sentiment d'inquiétude règne dans les cercles commerciaux de l'Angleterre, en présence du mouvement protectionniste qui se propage en Australie. La cause en est celle-ci : l'excessive prospérité de cette colonie s'est développée grâce aux mines d'or dont le produit a, dans ces derniers temps, considérablement diminué. Il en résulte qu'une grande quantité de bras restent inemployés. On voudrait les voir se porter vers le travail manufacturier ; malheureusement il n'existe pas encore dans la colonie.

Il n'y a d'ailleurs qu'un seul genre de fabrication, celle des tissus de laine, qui pourrait facilement se développer en concurrence avec la production européenne, parce que l'Australie possède en abondance la matière première. On en infère dans la colonie que le système manufacturier a besoin de droits protectionnistes. On répond à cela que ce système manufacturier n'existant pas encore, de telles mesures ne feront que renchérir le prix des objets manufacturés, diminuer les revenus coloniaux et qu'il vaut mieux laisser l'industrie s'implanter librement et s'organiser dès l'abord dans les conditions que lui imposeront les intérêts commerciaux en concurrence.

La Nouvelle-Galles du Sud et l'Australie méridionale restent en dehors de ces questions.

Les ordres donnés par le gouvernement britannique pour terminer immédiatement par une transaction la guerre des Maoris à la Nouvelle-Zélande, ont causé une crise ministérielle dans cette colonie. Le cabinet, ayant adopté un programme opposé, a cru devoir se démettre de ses fonctions. Ces ordres avaient, du reste, été donnés à un moment où les circonstances locales pouvaient se prêter beaucoup plus à un accord pacifique que les derniers courriers ne le font espérer. Dans ces circonstances, le gouverneur sir George Grey a refusé sa démission du ministère. On demeure donc dans l'incertitude, et l'on ignore s'il pourra être mis fin à la guerre aussi aisément qu'on l'a pensé dans la métropole. Les journaux de Londres se sont remis à critiquer l'humeur belliqueuse des habitants de cette colonie.

Message du président Lincoln.

Voici, d'après le *Times*, les principaux passages de ce document :

Concitoyens du Sénat et de la Chambre des représentants,

« La situation de nos affaires étrangères est raisonnablement satisfaisante. Le Mexique continue d'être le théâtre de la guerre civile, tandis que nos relations politiques avec ce pays n'ont subi aucun changement. Nous avons en même temps observé la neutralité entre les belligérants...

» La guerre continue. Depuis le dernier message annuel, toutes les lignes et positions importantes qu'occupaient alors nos forces ont été maintenues, et nos armées ont constamment avancé, affranchissant ainsi les pays laissés derrière elle, de telle sorte que le Missouri, le Kentucky, le Tennessée et certaines parties des autres Etats ont de nouveau produit des récoltes passablement bonnes...

» La volonté publique de rétablir et maintenir l'autorité nationale n'a pas changé, et nous le croyons, elle ne saurait changer. Reste à choisir le mode de continuation des efforts.

»En examinant soigneusement toutes les preuves patentes, je trouve qu'aucune tentative de négociations avec le chef insurgé n'aboutirait à aucun bien. — Il n'accepterait pas autre chose que le démembrement de l'Union, c'est-à-dire précisément ce que nous ne pouvons pas et que nous ne voulons pas accorder.

»Ses déclarations dans ce sens sont claires et souvent répétées. Il n'essaie de nous donner le change, il ne nous fournit pas d'excuse pour nous tromper nous-mêmes. Il ne peut pas volontairement réaccepter l'Union ; nous ne pouvons pas, quant à nous, concéder ce point.

» Entre lui et nous, la distinction est simple, inexorable. C'est une question qui ne peut être résolue que par la guerre et décidée que par la victoire. Si nous cédons, nous sommes battus ; si le peuple du Sud lui fait faute, il succombe. D'une et d'autre part, ce seront la victoire et la défaite à la suite de la guerre.

» Toutefois, ce qui est vrai de celui qui dirige la cause rebelle, n'est pas nécessairement vrai de ses partisans ; encore bien qu'il ne puisse pas réaccepter l'Union, eux le peuvent. Nous savons que certains d'entre eux désirent la paix et la réunion. Leur nombre peut encore être grand. Ils peuvent, dans un moment donné, avoir la paix tout simplement en mettant bas les armes et en se soumettant à l'autorité nationale consacrée par la Constitution.

»Après tout, le gouvernement ne pourrait pas, quand il le voudrait, continuer la guerre malgré eux. La population fidèle ne le soutiendrait ni ne le permettrait pas...

»Il y a un an, amnistie générale dans des conditions particulières fut offerte à tous, sauf certaines classes spécifiées. On faisait savoir en même temps que les classes exceptées pourraient encore se réclamer de la clémence spéciale. Pendant l'année, bien des gens ont profité de cette disposition générale. Bien d'autres encore l'eussent fait si des marques de mauvaise foi dans quelques cas n'avaient mené à l'adoption de mesures de précautions de nature à rendre le succès de l'intrigue moins facile et moins certain.

»Pendant la même période, des pardons spéciaux ont été accordés à des individus des classes exceptées, aucune demande volontaire n'a été repoussée. Ainsi, pendant une année, la porte a été ouverte à tous, si ce n'est à ceux qui n'étaient pas en état de faire un choix libre, c'est-à-dire aux individus arrêtés. Elle est encore ouverte à tous, mais le temps pourra venir, et il viendra probablement où le devoir public exigera qu'elle soit close et plus rigoureusement que par le passé...

» En présentant la remise des armes à l'autorité nationale, de la part des rebelles, comme étant l'unique condition indispensable pour la cessation de la guerre de la part du gouvernement, je ne rétracte rien de ce que j'ai dit précédemment.

» Je veux simplement dire que la guerre

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 23 DÉCEMBRE 1864

L'INSTITUTRICE

Dans une de ces maisons monumentales qui forment à Lyon les magnifiques façades la place Belle-Cour, vivait, en 1842, Anastase-Claudius Rameau. Issu d'une pauvre famille de la Bresse, il avait été lancé fort jeune dans les cotonnades. Anastase-Claudius, que ses camarades de magasin appelaient alors : « Le Rameau vert, » à cause de la pâleur maladive de son teint, n'avait pas tardé à être remarqué de ses patrons. On ne pouvait certainement pas le considérer, au physique, comme un des beaux types du commis lyonnais ; mais, en revanche, on le citait comme un jeune homme bien *gentil*. Or, il faut savoir que le mot *gentil*, qui, d'après tous les dictionnaires de la langue française, exprime la grâce et l'agrément d'une personne ou d'une chose, a un tout autre sens dans la ville économe et industrieuse que resserrent le Rhône et la Saône. Une femme est *gentille*, un homme est *gentil* à Lyon, quand ils se distinguent par leur amour pour l'ordre et le travail (*).

Toujours le premier au magasin, actif, obéissant, soumis, peu soucieux de plaisir et de toilette, Anastase avait toutes les vertus sinon tout le génie d'un parfait commerçant. Après avoir vécu pendant vingt ans derrière un obscur comptoir de la rue Mercière, il s'était établi à son tour, aidé et commandité par ses anciens patrons, et il avait vu la fortune lui prodiguer ses plus douces faveurs. Comme s'il eût fait un pacte avec les puissances mystérieuses, quoiqu'il ne fût ni jeune, ni beau, ni spirituel, ni élégant, il s'était marié à une fille pleine de sagesse, de grâce et d'esprit. Je n'ose point affirmer qu'Octavie Radiguet eût précisément beaucoup d'amour pour celui qu'elle épousa ; mais, au demeurant, à part quelques souffrances d'amour-propre, Octavie fut une femme heureuse. Elle mourut jeune encore (ce qui est souvent le seul moyen de fuir le malheur), laissant à Anastase un fils âgé de dix-huit ans et une petite fille qui touchait à son cinquième printemps.

En fermant les yeux, Mme Rameau fit promettre à son mari de ne jamais se séparer de la petite Anaïs, dont l'éducation devait être faite dans la maison paternelle.

Anastase, qui avait cinquante ans, pleura sincèrement la mort de sa femme. Il n'eut plus de cœur à l'ouvrage ; il vendit donc (fort avantageusement d'ailleurs), son fonds de commerce, et vint occuper un petit appartement dans une maison qu'il possédait place Belle-Cour. Paulus, son fils, dut aller à Paris pour y faire son cours de médecine, et l'intérieur du négociant retiré fut composé d'une cuisinière et d'une jeune institutrice, venue de Paris, chargée de veiller à l'éducation d'Anaïs. Anastase prit alors l'habitude de dire à tout le monde qu'il était le plus heureux des hommes ; mais, en réalité, il n'y avait pas en France un mortel plus ennuyé que lui. Il s'intéressait toujours bien un peu au prix du coton et de la soie ; mais cet intérêt fugitif ne pouvait plus lui causer d'émotion. Les sciences et les arts étaient de l'algèbre pour lui. Il possédait en maisons et en belles terres au soleil 40,000 francs de rente, un fils studieux, une petite fille charmante ; mais, au fond, il regrettait sa vieille maison de commerce ; enfin, comme l'a dit Mme de Watteville, il n'avait pas assez d'esprit pour savoir ne rien faire.

Je dois ajouter que, de temps à autre, il lui revenait le souvenir d'une mauvaise action. Anastase avait eu un frère, ce frère s'était établi à Paris, où il avait d'abord fait une brillante fortune ; mais, entraîné par les évènements de 1830, il s'était vu forcé de subir la loi de ses créanciers qui l'avaient livré, lui, sa femme et sa fille, au démon de la misère. A plusieurs reprises, Pierre Rameau s'était adressé à son frère ; l'opulent Anastase n'avait pas une seule fois secouru le malheureux, que le désespoir n'avait pas tardé de conduire au tombeau. Tant qu'il avait été dans les affaires, Anastase s'était étourdi sur sa dureté ; mais depuis qu'il se tournait et se retournait sur lui-même, il avait senti la dent du remords. Qu'était devenue sa belle-sœur ? Qu'était devenue sa nièce ? Il l'ignorait, et le silence que gardaient ces deux infortunées troublait sa fortune.

Il avait bien chargé son fils Paulus de prendre quelques renseignements à Paris ; mais comme l'avarice combattait les bons sentiments, il lui avait en même temps recommandé, s'il venait à faire quelques découvertes, de ne pas trop s'avancer, de ne rien promettre et de ne rien donner. Paulus, au bout d'un mois, écrivit qu'il n'avait rien découvert. Son père ne sut pas s'il devait se réjouir ou s'affliger de cette réponse. Il était encore dans le doute, lorsqu'une nouvelle épître vint le troubler d'une autre manière. Le hasard avait servi Paulus, il avait retrouvé sa tante pauvre et malheureuse. Le ton de sa lettre était joyeux ; le brave garçon faisait des exclamations sans fin, bénissait la Providence, ménageait, disait-il, à son père une grande surprise, le suppliait de ne parler à personne de l'heureuse découverte, et finissait par le plus terrible de tous les post-scriptum : « Envoyez-moi, disait-il, mille écus ; »j'aurai de la peine à faire accepter quel- »que chose à ma chère tante, mais j'y par- »viendrai. »

Mille écus ! mille écus ! Courrier par courrier le vieux négociant répondit : « Je »vous défends de voir votre tante et de »m'en parler jamais ! Êtes-vous fou avec »vos mille écus ! me croyez-vous un mil- »lionnaire ? Vous me coûtez 3,600 francs, »votre sœur 1,000 francs, son institutrice »1,200 francs, Victoire 280 francs, ma »maison 5,000 francs. Je paye 4,000 francs »d'imposition... Où voulez-vous que je »prenne de l'argent ! Mille écus ! Je com- »prends, maintenant, comment mon frère »s'est ruiné. C'est sa femme... Je vous dé- »fends de m'en parler jamais. »

Paulus, pour avoir voulu aller trop vite, avait tout gâté ; il parut le comprendre ; sa correspondance fut dès lors muette sur le sort de sa tante. Il ne parlait plus que de ses études qu'il sembla poursuivre avec une nouvelle ardeur. Plusieurs amis d'Anastase, qui revenaient de Paris, lui parlèrent de son fils comme d'un modèle de conduite.

L'intérieur de M. Rameau ne lui offrait pas une perspective moins souriante. Mlle Louise était une jeune fille charmante : elle n'avait point tardé à prendre la direction de tous les menus détails du ménage ; Victoire même avait, sans murmurer, accepté sa domination, et la petite Anaïs aimait son *amie* comme elle avait aimé sa mère. Petit à petit, M. Rameau avait introduit Mlle Louise dans le secret de ses petites préoccupations ; il ne cessait de louer son économie, son esprit doux et tranquille ; seulement il la grondait de temps à autre, parce qu'elle semblait garder au fond de son cœur de secrètes tristesses. Quoiqu'il eût été privé des bienfaits d'une éducation libérale, Anastase avait compris ce que la situation d'une institutrice mérite de ménagements et de respect. Il tenait compte de cette jeunesse studieuse, consacrée tout entière à des devoirs difficiles ; de ce dévouement de toutes les heures, de cette abnégation complète d'un esprit élégant qui se ploie, sans se briser, à toutes les exigences d'une position respectable, mais toujours pénible. D'ailleurs, involontairement et sans qu'il s'en rendît compte, le vieux négociant subissait le charme d'une conversation fleurie et de la grâce qui couronne la jeunesse. Louise était très jolie, elle avait les plus beaux yeux du monde, rien n'égalait la chaste limpidité de son regard. Introduite dans la maison de M. Rameau sur les recomman-

(*) Lyon fait parfois usage d'un Dictionnaire que je dénonce à l'Académie : de vieux chiffons sont des *pates* (je ne sais pas s'il faut deux *t*), de vieux souliers sont des *groles*, des ordures des *équevilles* ; les appartements fraîchement décorés sont fraîchement *agencés* ; les dalles des trottoirs sont des *cadettes*, etc., etc.